

Olivier Defrance
Joseph van Loon

La fortune de Dora

Une petite fille de Léopold II chez les nazis

Préface de Michel Didisheim

Racine

PRÉFACE

Dora de Saxe-Cobourg, duchesse de Schleswig-Holstein, n'appartient pas à la grande Histoire. Elle n'est pas de ces égéries qui, à l'instar de ces dames de Courlande, tinrent salon et collectionnèrent les amants, parvenant de la sorte à influencer sur la conduite du monde. Plutôt effacée, et même soumise, Dora ne prétend pas non plus jouer un rôle culturel ou scientifique. Elle ne donnera sa mesure qu'après le décès prématuré de son mari lorsque, amenée à se battre seule pour protéger ses intérêts, elle fera preuve d'un acharnement inattendu. On pourrait dès lors se demander si la duchesse de Schleswig-Holstein mérite une biographie aussi fouillée que celle qu'ont écrite Olivier Defrance et Joseph van Loon, ouvrage qui implique de longues recherches et bien des efforts ? Ma réponse est oui, sans hésitation possible.

Pourquoi cette affirmation ? Essentiellement car l'héroïne de ce livre, parce qu'elle appartient à un milieu très particulier et qu'elle a vécu à une époque charnière, peut être observée par nous comme le serait un cobaye de laboratoire ! Je m'explique. En Allemagne, et d'ailleurs dans toute la *Mitteleuropa*, l'Ancien Régime et ses privilèges n'expirent ni en 1789, ni en 1793, mais en 1918, avec la défaite des empires centraux et la chute des grandes monarchies. Commence alors une période troublée qui verra des démocraties balbutiantes aux prises avec deux puissantes idéologies, le fascisme et le communisme. Ces bouleversements, Dora ne les connaîtra que trop dans sa vie de tous les jours. À la fin de la Seconde Guerre, elle en fera même les frais. Elle aura à affronter non seulement une infernale succession de difficultés matérielles mais aussi, et peut-être surtout, une profonde évolution des mentalités. Regarde-t-on encore les princes comme on les regardait avant 1914 ?

Si Dora n'est pas une personnalité de premier plan, elle ne manque cependant pas d'atouts. À commencer par ses quartiers de noblesse ! Elle appartient à la branche aînée de la Maison de Saxe, une dynastie presque aussi ancienne que la Maison de France. Avant son mariage, elle porte donc le même patronyme que la famille royale d'Angleterre. Arrière-petite-fille de Louis-Philippe, petite-fille de Léopold II, roi des Belges, ses veines charrient le sang des Habsbourg et celui des Orléans, donc des Bourbons. Par son mariage, elle devient la belle-sœur du Kaiser Guillaume II. Dès ce moment, elle portera le nom de dynasties qui règnent au Danemark et en Grèce et, à partir de 1905, en Norvège. À travers son histoire, c'est donc avec le monde des princes que le lecteur se familiarisera. Un univers fermé, aux mœurs très codifiées, avec sa superbe mais aussi ses mesquineries, avec son apparente bienveillance mais aussi son arrogance et ses attitudes empruntées.

Lorsqu'en 1918 s'effondre ce bel édifice, la très haute aristocratie d'Europe centrale, déstabilisée, va-t-elle disparaître ou parviendra-t-elle à surmonter le traumatisme ? Les souverains détrônés et les petits potentats princiers qui régnaient en Allemagne, même après l'unification de 1871, conserveront-ils de grands domaines et garderont-ils une certaine influence ? Et eux, qui ont vu le tsar, leur cousin, ainsi que toute sa famille massacrés par les bolchéviques ne seront-ils pas tentés de pactiser avec les nouveaux régimes autoritaires, dans lesquels ils verront un ultime rempart contre le communisme ? Plus tard, en 1945, que se passera-t-il lorsque se sera effondrée l'Allemagne nazie, coupée en deux par les anciens Alliés, devenus ennemis ? Toutes ces questions, de même bien d'autres, constituent la toile de fond du récit. Mais que ceux qui trouveraient la trame historique par trop ardue ne désespèrent pas ! Car le livre d'Olivier Defrance et de Joseph van Loon raconte avant tout la destinée d'une femme et d'une épouse, qu'ils illustrent par une infinité de détails sur sa vie de tous les jours, jusqu'aux noms de ses chiens et de ses chevaux préférés.

Quels enseignements retirer de cet ouvrage qui puissent nous éclairer sur la façon dont fonctionnait l'univers de ces princes ? À l'époque où naît Dora, un phénomène traverse toute la haute aristocratie d'Europe centrale, qui n'est ni une règle, ni un principe et encore moins une loi, mais un dogme. Il s'agit de l'égalité de naissance. On le retrouve, implicitement, à chaque page du livre et dans chaque lettre citée. On sera poli avec tout le monde, mais on ne se

sentira à l'aise qu'entre soi. À la fin du ^{xix}^e siècle et durant la première moitié du ^{xx}^e, on n'épousera pas quelqu'un dont la famille ne figure pas dans la première ou la deuxième partie du Gotha. Certaines maisons souveraines vont jusqu'à forcer ceux qui dérogent à abandonner leurs droits et leurs privilèges, parfois même leur fortune. Les épouses « non nées », et à fortiori les bâtards, ne sont pas les bienvenus. Certains Habsbourg, certains Hesse et même des Bavière en savent quelque chose qui furent même contraints de changer de nom ! Il est piquant de constater qu'aujourd'hui seuls deux souverains européens encore régnants n'ont pas contractés des mariages inégaux : la reine d'Angleterre et le roi d'Espagne. Quant aux princes héritiers, tous ont épousé des jeunes femmes dont le charme, certes, vient compenser la naissance, ce qui n'empêche que s'ils vivaient en 1900, aucun d'eux ne pourrait accéder à un trône allemand, autrichien ou même scandinave !

On se marie donc entre soi, mais cette règle impitoyable a pour effet induit que tout le monde se connaît et que le cousinage est la norme. Ce qui donne à la « caste » une grande homogénéité de façade. Une autre chose, toujours dans le domaine dynastique, montre quel chemin l'Europe a parcouru en un peu plus de cent ans : alors que Dora était déjà de ce monde, le prestige des princes allemands restait tel que les Puissances les propulsaient encore à la tête de royaumes nouveaux. C'est ainsi que Charles de Hohenzollern devint roi de Roumanie en 1881, année de la naissance de Dora, et que Ferdinand de Saxe-Cobourg, le propre frère de son père, prit le titre de « tsar » lors de la proclamation de l'indépendance bulgare, en 1908. Olivier Defrance et Joseph van Loon mentionnent ce sulfureux personnage à de nombreuses reprises. Ce qui transparaît aussi plusieurs fois dans la biographie de Dora, c'est le fossé qui continue d'exister entre maisons catholiques et protestantes. Le Kaiser ne va-t-il pas jusqu'à formuler des réserves lorsque Günther, le frère de sa femme, protestant comme lui, envisage d'épouser Dora, une princesse catholique, cependant d'égale naissance ?

La transmission du patrimoine, surtout de la terre, a toujours été une obsession chez les aristocrates. Elle le reste. Pour éviter le morcellement des domaines, seul l'aîné hérite des biens « inaliénables » qui constituent le « majorat », certaines dispositions d'ordre privé pouvant néanmoins être prises en faveur des cadets afin d'atténuer les effets du droit d'aînesse. Aujourd'hui encore et bien que cette législation ait été abrogée par les nouvelles républiques, certaines

des très grandes Maisons médiatisées, qui ont parfois conservé des propriétés énormes, observent encore, sur une base volontaire, des lois dites « de famille » même si elles spolient les cadets. Voilà pour la façade. Car cette transmission (on devrait parfois dire « appropriation ») du patrimoine ne se réalise pas toujours sans mal. L'ouvrage d'Olivier Defrance et de Joseph van Loon est truffé d'affrontements au sein d'une même famille, pour ne pas parler de « coups tordus ». Ils sont révélateurs de l'âpreté au gain qui règne dans ces milieux. Dora en saura quelque chose lorsqu'elle sera seule à devoir se défendre. On aurait pu croire que, entre gens bien élevés qui prétendent ne jamais parler d'argent à table, les choses se passeraient d'une manière civilisée ? Que non ! Et cela reste fréquent : ils continuent à s'entre-déchirer pour un lopin de terre ou un héritage comme ils l'ont toujours fait, ce qui a, dans le passé, provoqué tant de guerres en Europe.

Disons encore un mot de la fuite de Dora devant l'Armée Rouge, en 1945, décrite de manière si vivante par les auteurs de ce livre. Cette panique fut le lot de millions d'Allemands et de ressortissants de l'Est, parmi lesquels de nombreuses familles de la haute aristocratie. Des centaines de milliers d'entre eux périrent en cours de route. Et ceux qui, poussant leurs charrettes à bras ou leurs bicyclettes parvinrent en Allemagne de l'Ouest, furent souvent parqués durant des années dans des centres d'accueil. Tel ne fut pas le cas de Dora qui, à la suite d'un pénible exode et bien qu'ayant tout perdu, fut hébergée par des princes de Tour et Taxis. À nouveau la solidarité de caste, à nouveau le cousinage.

Il y a quelques années, j'ai publié un livre intitulé *Tu devais disparaître*. Ce roman, inspiré par des faits historiques avérés, relatait la vie d'une arrière-petite-fille de la reine Victoria, cachée en 1900 dans une famille juive de Haute-Hongrie (aujourd'hui Slovaquie), qui lui donna son nom et l'éleva. Au début des années trente, Valérie, c'est son nom, reçut une lettre d'Albert de Schleswig-Holstein, un total inconnu pour elle. Olivier Defrance et Joseph van Loon y font allusion à plusieurs reprises dans leur livre. Petit-fils de la reine Victoria, cousin germain de Günther, le mari de Dora, Albert avait été envoyé en Allemagne pour reprendre la direction de la branche Augustenburg de la maison de Schleswig-Holstein pour le cas où le couple de Dora et de Günther serait resté sans enfant. Günther et Abby sont en effet les deux derniers représentants mâles de cette lignée. Que dit la lettre signée par Albert (écrite peu avant son décès) que reçoit Valérie ?

Grosso modo ceci : « Je suis ton père, ne cherche jamais à savoir qui était ta mère, j'ai promis le silence. À l'époque, nous n'avons pas pu faire autrement. Tu devais disparaître. » Quel scandale de Cour a-t-on essayé de dissimuler et, surtout, qui était la mère de Valérie ? Pour cette dernière question, deux ou trois noms me sont venus à l'esprit, dont celui de Dora, proche à la fois de la Cour de Vienne, mais aussi de celle de Berlin. De surcroît, son mari doit absolument avoir un héritier s'il veut transmettre son titre et, peut-être, ses duchés. Or, Dora et Günther n'ont pas d'enfant. Il ne reste qu'un seul autre Augustenburg : Albert. Se pourrait-il que l'on pousse l'obsession dynastique jusqu'à demander à Albert de prendre la place de Günther dans le lit de Dora, ne fût-ce que quelques minutes, « pour la bonne cause » ?

J'ai moi-même mis en doute cette thèse et d'ailleurs toutes les autres évoquées jusqu'à présent. Olivier Defrance et Joseph van Loon, de leur côté, y font allusion et démontrent qu'elle est fort peu plausible. Dora, si effacée, si craintive et si pieuse, se serait-elle soumise à ce montage à l'âge de 19 ans ? On peut en douter. Mais même si ce n'était pas le but des auteurs d'en faire la démonstration en écrivant leur biographie, ils éclairent malgré tout, par leur réflexion, un point qui me paraissait aussi obscur qu'hypothétique. Cela dit, je ne sais toujours pas qui était la mère de Valérie de Schleswig-Holstein ! Espérons qu'un historien sérieux procédera un jour à une espèce d'enquête policière pour le découvrir ! Même si Valérie, comme Dora, n'est pas un personnage de premier plan, il me plairait d'en savoir davantage.

Michel Didisheim

Chapitre I

PRINCESSE DE SAXE-COBOURG ET GOTHA

Naissance au sein d'une famille désunie

Il y a quelques années, un changement important a été introduit dans la Constitution belge. Il permet l'accès au trône des membres féminins de la famille royale. Cette mesure modifie considérablement l'image de la monarchie belge, car il paraît vraisemblable que, un jour, le chef de l'État sera une femme. Une première. Imaginons un instant que la loi fondamentale du pays ait depuis toujours mis sur pied d'égalité princes et princesses. L'histoire de la Belgique et de sa dynastie eût alors été très différente ! Albert n'aurait point succédé à son oncle Léopold II. C'est la fille aînée du roi bâtisseur, la princesse Louise, qui aurait été amenée à régner. Et après le décès de cette dernière, sa fille, Dora, princesse de Saxe-Cobourg et Gotha. Un règne qui aurait pu durer quarante-trois années ! Mais le propos n'est pas de spéculer. Laissons là notre imagination pour nous pencher sur le destin, bien réel cette fois, de cette princesse qui s'est éteinte en 1967, presque oubliée de tous. Pour commencer notre récit, et afin de comprendre le cadre familial dans lequel va évoluer le personnage central de cette étude, il est nécessaire de se pencher en premier lieu sur la vie de ses parents, le prince Philippe et la princesse Louise.

Philippe de Saxe-Cobourg naît au Palais des Tuileries, à Paris, le 28 mars 1844. Fils aîné d'Auguste de Saxe-Cobourg et de Clémentine d'Orléans, il est un petit-fils du roi Louis-Philippe des Français. Son père gère le fidéicommis des Saxe-Cobourg et Kohary¹, un vaste ensemble de propriétés disséminées dans les pays que sont actuellement l'Autriche, la Hongrie et la Slovaquie. Après une année d'études

1 Les biens que gère le prince ont deux origines distinctes : ceux hérités de ses ancêtres hongrois, les Kohary, et ceux qui appartenaient à son père en propre, Ferdinand de Saxe-Cobourg. Il y avait donc deux fidéicommis, bien qu'en général on les rassemble sous le terme général de « fidéicommis des Cobourg-Kohary ».

à l'Université de Bonn, Philippe entame une carrière militaire. Incorporé dans la cavalerie de l'armée impériale autrichienne, il participe à la bataille de Sadowa et échappe de peu à la mort, une balle perdue s'étant logée dans son casque! Passé à un régiment de Hussards hongrois, il y obtient plus tard le grade de *Feldmarschall-Leutnant*. Mais le prince semble tirer peu de plaisir de sa carrière militaire. Dans sa famille, sa mère Clémentine a une influence décisive. Quoique très tendre envers ses cinq enfants, elle dirige le clan familial d'une main de fer depuis son palais, au bord du *Ring*, en plein cœur de Vienne. Par ses deux parents, Philippe est allié à toutes les grandes familles européennes. Ses cousins règnent en Angleterre, au Portugal et en Belgique. Son frère Gusti est le gendre de l'empereur du Brésil, et sa sœur Clotilde a épousé l'archiduc Joseph, chef de la branche hongroise des Habsbourg. Son frère cadet, Ferdinand, deviendra par ailleurs prince-souverain de Bulgarie en 1887. Sa parenté lui offre un réseau de relations exceptionnel et il passe beaucoup de son temps en visite chez ses nombreux cousins. Ayant hérité de la « scribomanie » maternelle, il échange avec ceux-ci de volumineuses correspondances. Notons qu'outre le français le prince parle et écrit en anglais et dans les principales langues de l'empire. Durant sa jeunesse, le prince effectue de nombreux voyages, dont un tour du monde en 1872. Il découvre de grands espaces sauvages, entendons par là des terres de chasses inconnues. Car, comme bon nombre de ses parents, il est une fine gâchette, malgré sa myopie. Fier de ses exploits cynégétiques, le prince fait empailler ses plus beaux trophées qu'il expose dans les appartements des résidences familiales. Il publie un ouvrage intitulé *Voyages et chasses à travers le monde* sous le pseudonyme de *Cariudo* – ce qui signifie chasseur en japonais – où il narre ses souvenirs. Au cours de ses pérégrinations, Philippe récolte quantité de monnaies rares et précieuses. Loin de s'adonner à la numismatique avec dilettantisme, il suit tous les travaux qui s'y rapportent. Avec les années, le prince se constitue une riche collection et s'entoure d'amis qui partagent sa passion. En 1891, Philippe entamera, avec l'assistance du professeur Karabacek, orientaliste de l'Université de Vienne, la rédaction des « Curiosités orientales de mon cabinet numismatique », publiées dans la *Revue belge de numismatie*.

Après plusieurs années de tractations, Philippe obtient l'autorisation du roi Léopold II de Belgique d'épouser sa fille aînée, la princesse Louise. Le souverain espérait mieux comme alliance, mais il

finit par donner satisfaction à son cousin. Le mariage est célébré à Bruxelles le 4 février 1875. Louise est alors âgée de dix-sept ans. Aînée des enfants du roi Léopold II et de la reine Marie-Henriette, née archiduchesse d'Autriche, Louise a vu le jour au Palais royal de Bruxelles le 18 février 1858. Durant son enfance, elle a vécu un drame lorsque son unique frère a succombé à une maladie cardiaque à l'âge de neuf ans. Comme ses deux petites sœurs, Stéphanie et Clémentine, elle a beaucoup souffert de la mésentente de ses parents. Avec un père distant et une mère bigote et aigrie, elle a grandi dans une ambiance familiale austère et sans chaleur. Son éducation n'a guère été poussée, juste le minimum requis pour évoluer dans les salons de la haute aristocratie, en plus de travaux d'aiguille et de cours d'aquarelle. Lorsque le projet de mariage avec Philippe se concrétise, Louise y voit une ouverture vers un futur bonheur, bercée des illusions d'une adolescente en mal de romantisme. Mais, dès la nuit de nocces, les espérances de la jeune mariée s'effondrent et cette dernière découvre avec effroi les devoirs conjugaux auxquels elle n'est nullement préparée. La suite de l'histoire ne sera que déconvenues pour le couple. Le ménage a pour résidence principale un vaste hôtel situé *Ferencz-Jozsef tér*, en plein centre de Pest, le prince exerçant ses fonctions militaires dans la capitale hongroise. Rapidement, Louise trouve Philippe autoritaire et donneur de leçons. De plus, leurs rapports sexuels lui répugnent. Quant au prince, il constate avec chagrin le dégoût qu'il inspire à sa jeune épouse dont il est pourtant très amoureux. Jaloux, il lui reproche un comportement parfois futile et léger, qui provoque les rumeurs les plus désagréables sur sa réputation. Louise est réprimandée et boude. Philippe n'est pourtant pas un triste sire. Amateur de grands vins et de cigares, il est aussi une bonne fourchette (ce qui lui vaut une tendance à l'embonpoint). Intellectuel, bon vivant mais aussi sensuel, le prince tente d'éduquer Louise aux plaisirs de la vie. Elle ne gardera pas un excellent souvenir de cette formation et racontera plus tard dans ses Mémoires : « Chaque soir, au festin de rigueur, mon mari prenait soin de me faire servir abondamment des vins généreux. (...) Le corps ainsi entraîné à la résistance de la dégustation, l'esprit a dû suivre. J'ai étendu le champ de mes lectures, et connu des livres dont la Reine et la princesse Clémentine n'auraient pas voulu croire qui les mettaient entre mes mains¹. »

1 Cf. L. de Belgique, *Autour des trônes que j'ai vu tomber*, Paris, 1921, p. 81-82.

Quelquefois, de rares éclaircies se dessinent pourtant. C'est lors d'une de celles-ci que naît en juillet 1878 leur premier enfant, Léopold, appelé familièrement Léo. Mais rapidement, la mésentente réapparaît au sein du couple. Seules diversions, les nombreux déplacements qu'effectuent les princes leur permettent d'oublier pour un temps leur désastre conjugal. À la fin de l'été 1880, Louise découvre qu'elle est à nouveau enceinte. L'événement est prévu pour le début du printemps. En attendant, la princesse continue à vaquer à ses occupations. En octobre, Louise et Philippe assistent à des courses hippiques à Pest. De nouvelles disputes éclatent. Philippe se plaint de commentaires concernant l'attitude jugée « légère » de sa femme. Le prince parti chasser, Louise se rend chez ses beaux-parents à Vienne. Mais sa très autoritaire belle-mère, la princesse Clémentine, lui impose une surveillance de tous les instants, ce qui a le don d'irriter la jeune femme. En janvier, la reine des Belges demande à la princesse Clémentine de demeurer auprès de sa fille au moment de ses couches : « J'espère que les choses se passeront aussi bien que la première fois, et que le nouveau-venu sera un enfant aussi beau et fort que notre cher petit Léopold¹. » Marie-Henriette précise qu'elle doit rester à Bruxelles pour chaperonner « les fiancés ». En effet, la jeune sœur de Louise, Stéphanie, est promise à l'archiduc Rodolphe, fils unique et héritier de l'empereur François-Joseph d'Autriche. Amie de Rodolphe, Louise est ravie de ce projet qui amènera au sein de l'empire sa sœur à laquelle elle est demeurée très attachée. À la mi-février, la princesse est en cure en Bavière. Les relations avec Philippe ne s'améliorant pas, elle saute sur la moindre occasion pour fuir le foyer conjugal. De là, elle rapporte à sa belle-mère Clémentine : « Depuis quelques jours, je ne me sens pas bien, des étourdissements et malaises à chaque instant et des douleurs partout. Je ne peux presque rien manger et dors très mal. Le docteur a dit que les douleurs venaient des nerfs et des mouvements qui sont très forts pour le moment, que je devais rester peu en chambre et le plus possible à l'air². » Le régime imposé est salubre et la grossesse suit son cours sans accroc.

Au début de l'année, la princesse rentre à Vienne. Il est prévu qu'elle y accouche, sous la garde de sa belle-famille et de son époux. C'est à quatre heures et demie du matin que Dorothee Marie

1 Papiers Coburg, Archives de l'État à Vienne (ACV), Marie-Henriette à Clémentine, 30-1-1881.

2 ACV, Louise à Clémentine, 14-2-1881.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Arbres généalogiques	12-15
I Princesse de Saxe-Cobourg et Gotha	17
Naissance au sein d'une famille désunie	17
Enfance, éducation et instruction	24
Dans l'ombre de l'affaire Mattachich	32
D'étranges fiançailles	38
II Duchesse de Schleswig-Holstein	51
Chez les Holstein	51
Mariée trois fois!	58
Günther et les duchés de Schleswig-Holstein	66
III La Belle Époque	77
Vie à Primkenau	77
Belle-famille, amitiés et antipathies	85
Les voyages d'un couple mystérieux	91
La Cour de Belgique et les millions de Léopold II	98
IV La guerre de 1914-1918	109
L'Europe des princes déchirée	109
Le « petit Mayerling »	119
La fin d'un monde	126
V Sous la république de Weimar	149
Mère et veuve	149
La crise allemande et les habitants de Primkenau	158

	Le prince Philippe et l'héritage des Kohary	166
	Les dettes de Louise et les millions de Charlotte	176
VI	Dans le monde d'Hitler	189
	Anciens et nouveaux habitants à Primkenau	189
	Les Cobourg et le nazisme	199
	Les Cobourg et la communauté juive	215
	Dora, les procès et le « Grand Reich »	223
VII	La Seconde Guerre mondiale et l'exil	255
	Grandeur et décadence du III ^e Reich	255
	Les Cobourg dans la tourmente	265
	Dischingen	274
	Épilogue	285
	Index des noms de personnes	295
	Sources	301
	Bibliographie	303
	Remerciements	307